

—Diantre ! se dit à part lui, le futur père Tranquille, — qui s'appelait Norbert de son nom de baptême, — voilà une formule assez raide et une maxime, qui sent la fièvre de la spéculation... ou du travail, ajouta-t-il aussitôt. Il ne manque pas de valeur, ce bout de carton qui me rappelle si impoliment ce que j'ai à faire. L'art de perdre son temps n'est pas difficile à acquérir, je le conçois, mais la science de tirer parti de chacun de nos instants est peu connue, je dirai même quelle est très peu connue... J'y réfléchirai... pas plus tard que tout de suite.

Et il y réfléchit en effet, comme il se l'était proposé.

Faire à point nommé ce qui convient, n'est pas une règle aussi praticable qu'on le pense. Pourtant c'est la seule méthode qui produise des fruits avantageux. Norbert chercha longtemps, enfin il trouva la solution du problème. Une phrase de D'Aguesseau le mit sur la piste :

« Se reposer agréablement en changeant de travail, » dit le clairvoyant chancelier.

C'est bien vrai. L'esprit se repose en se reportant d'une étude à une autre, et en variant ses sujets. L'esprit de l'homme, disait Aristote, est toujours occupé. Grandes vérités que les jeunes gens ne connaissent pas, et que malheureusement, ils ne veulent pas connaître.

Norbert apprit de bonne heure à calculer la valeur du temps, et, conséquemment, à en faire valoir les moindres parcelles. Une fois qu'il se fût persuadé qu'il y avait plus d'agrément à travailler quinze heures par jour qu'à flâner la moitié de ce temps, il s'adonna avec amour à l'habitude du travail.

Vous allez me dire qu'il dût changer son genre de vie pour satisfaire ce nouveau penchant. Pas du tout ! Cela vous semblera être un paradoxe, mais je vous le dis en toute vérité, on peut travailler deux ou trois fois plus que de coutume, et ne rien changer à ses habitudes extérieures, et même on peut empêcher les amis intimes de s'en apercevoir.

—Allons donc !

—Cela vous étonne ; je m'y attendais ; pourtant rien n'est plus vrai que ce que je vous dis. Vous avez, par exemple, rencontré, tout-à-l'heure, le jeune Bernier, l'employé du Bureau des Terres ? Il vous a paru de même qu'à l'ordinaire, n'est-ce pas ? A moi ainsi, — seulement, vous ne savez pas que ce garçon est l'un des savants les plus remarquables du pays.

—Savant ! comment ! lui ! mais je n'en n'ai jamais entendu parler !

—Et voilà justement, mon cher ! Parce que vous ne le savez pas, vous croyez que ça n'existe...

Hé, mon Dieu ! toute la ville est dans le même cas...

—Qu'est-ce que cela prouve ? Croyez-vous que tout ce qui se passe vous soit connu ? Je vous dis que le jeune Bernier (il a trente ans) est un travailleur, un érudit, un homme précieux en un mot, et que ni vous ni le public ne le connaissez. Pourquoi ? Parce qu'il se contente de ses études, n'en fait point parade, et vous laisse suivre l'ornière où vous êtes tout à l'aise. J'appelle ornière l'erreur commune

aux hommes, qui est de croire que les gens de mérite sont, forcément, les êtres tapageurs et avides de popularité. Vous savez que la sottise humaine est grande.

—Et vous dites que ce jeune homme est instruit !

—On ne peut plus, à son âge ! Du reste, son histoire est celle du père Tranquille, — car le père Tranquille a fait école, quoique, par malheur pour notre race, le nombre de ses élèves soit des plus modestes.

—Ce diable de père Tranquille est en effet un homme prodigieux. Il n'y a pas de borne à ce qu'il sait — je crois qu'il a vu créer l'univers. Dirait-on cela rien qu'à sa vie, hein ? Sans compter qu'il est aussi dépourvu d'ambition que notre maître est de cheveux. Où a-t-il pu l'apprendre tant de choses ?

—C'est une question qui me fait rire, à force de naïveté. S'il sait quelque chose, c'est parce qu'il a pris la peine de l'apprendre. Or, la vertu qui consiste à sacrifier la paresse pure et simple aux délices (délices inconnus du vulgaire) que procure l'étude est bannie de parmi les hommes ; le malheur de notre jeunesse est de l'ignorer et de n'avoir personne pour lui ouvrir les yeux la-dessus. Le père Tranquille s'est tiré hors de la voie commune ; il s'est mis à travailler ; il a compté d'avances chacune des minutes des vingt-quatre heures qui composent la journée, et il s'est dit : je les emploierai profitablement, et il a fait comme il avait dit.

—Vous ne réussirez jamais à me convaincre avec un pareil raisonnement, je ne me rendrai qu'aux preuves ; veuillez, je vous prie, entrer dans quelques détails. Ma raison se refuse à croire que l'on puisse accomplir tant de travaux sans cesser de poursuivre la pratique journalière d'une profession. Voici le père Tranquille qui est notaire ; je suis avocat, il a fait, dans l'exercice de sa profession, une petite fortune ; moi de même, comment se fait-il qu'il ait pu économiser assez de temps pour apprendre, en sus cinq ou six sciences diverses, — et avec cela avoir l'allure d'un homme qui ne s'occupe de rien !

—Mon bon ami, vous touchez le point principal : l'emploi du temps. Le père Tranquille sait comment employer son temps. Personne, ou pour mieux dire la plupart des gens réputés habiles, ne connaissent pas ce que vaut une distribution méthodique de cette journée.

—Vous savez que, de tout temps, le père Tranquille a été l'homme le moins occupé de la ville.

—Je nie cela.

—Mais, mon cher, tout le monde le sait.

—Qu'est-ce que cela prouve ? encore une fois ?

—Cela prouve que tout le monde n'est pas en état de juger des choses, même les plus simples.

—Je suis, Dieu merci, assez actif, pourtant, je n'ai jamais pu trouver les loisirs nécessaires aux études multiples dont notre ami paraît avoir tiré profit.

—Beau dommage ! Vous n'étiez pas né pour entrer dans cette classe de piocheurs, voilà tout. Votre activité est assez peu remuante, je me permet de vous le dire. Que de moments précieux vous perdez tous les jours ! Que de reprises, et que de